

ACTES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 22 mai 1908

Présidence de M. F. SCHRADER

En ouvrant la séance, le président prie MM. le gouverneur de Lamothe, le colonel Bourgeois, le commandant Moll, le capitaine Cottés de prendre place au bureau; puis il rend un éloquent hommage à la mémoire de MM. Paul Mirabaud, ancien trésorier de la Société, et Lanen, ministre plénipotentiaire (Voir *Nécrologie*).

Avant de donner la parole au secrétaire général, M. Schrader adresse à M. Henri Cordier, qui vient d'être élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, les chaleureuses félicitations de tous ses collègues.

La sylve équatoriale et les anthropophages : Pahouins et Pygmées, par le capitaine Cottés. — Après avoir rappelé qu'il fit, il y a trois ans, dans cette même salle, un compte rendu de son exploration de la chaîne annamitique, le chef de la section française de la Commission de délimitation Sud-Cameroun entretint, en ces termes, l'assistance, de ses itinéraires, du pays parcouru, de ses habitants et des résultats de ses travaux.

« Mes collaborateurs, qui s'embarquaient pour le Congo à Anvers en septembre et octobre 1905, comprenaient MM. l'ingénieur Michel, deuxième commissaire, le médecin-major Grivot, le capitaine Boisot et l'officier d'administration d'artillerie Guérin, des troupes coloniales, avec les sous-officiers Lepoix, du génie, Cervoni, Ducatez, Genty et Girond de l'infanterie coloniale. Dans les premiers jours de décembre 1905, cette mission se rencontrait avec la mission allemande sur le Ngoko. Une première reconnaissance générale de la frontière à délimiter entre la Sangha et les possessions espagnoles du golfe de Guinée, m'amena, en janvier 1906, avec MM. Michel et Boisot, le sergent Lepoix et l'escorte de tirailleurs sénégalais, dans la contrée située entre Missoum-Missoum et le grand coude de l'Aïna (Ivindo), qui représentait alors la limite orientale de l'inconnu, pour les Français du moins. A Ntam, ce terminus, j'installais un poste provisoire et, pendant que M. Boisot, laissant en ce point le sergent Blanchet qui s'y dépensa beaucoup, rentrait vers le Ngoko, en faisant une boucle sensible vers le sud, par Moassi, la Koudou et Ngoïla, dans le but de rechercher une voie d'accès à Suangué moins mauvaise que le méchant sentier de Ndongo, je ralliais la Sangha, avec M. Michel et le sergent Lepoix, par un grand crochet dans le sud-est du Cameroun, au nord de notre précédent itinéraire.

« La mise en œuvre des travaux techniques, qui, dirigés méthodiquement de l'ouest vers l'est, absorbait spécialement M. Michel et les sergents Lepoix et Cervoni parallèlement à la section étrangère, m'amena alors à battre le triangle compris entre la frontière théorique, le bas Ngoko et la moyenne Sangha.

« En février, le fonctionnement normal des opérations de ravitaillement, de délimitation et de protection (à la tête desquelles se trouvaient respectivement MM. Guérin, Michel et Boisot) étant assuré sur le théâtre oriental de la frontière, de la Sangha à l'Aïna, j'entamais un grand parcours circulaire, seul de ma personne pour ne contrarier en rien le service organisé, par Brazzaville et Libreville, d'où je comptais partir pour étudier la frontière occidentale, entre l'Aïna et la Guinée espagnole, et y préparer la deuxième partie de notre délimitation.

« Le poste administratif d'Agonenzork, sur le bas Comô, figurait alors la limite de l'inconnu vers le nord du Gabon, comme Ntam, la représentait vers l'ouest, dans la région entre Ngoko et Aïna. Entre ces deux points, Agonenzork et Ntam, le Gabon septentrional nous était alors complètement fermé et le mystère planait sur tout cet *hinterland* de la Guinée espagnole. Crampel (1888) et Fourneau (1889) y avaient bien fait deux percées, allant de l'Ogooué vers le Cameroun; plus récemment encore la mission Trilles-Lesieur y avait relevé fort consciencieusement des itinéraires; malheureusement la continuité des efforts si pénibles dans ces contrées n'avait jamais été assurée et les trouées, qui avaient coûté tant de sacrifices, s'étaient refermées, laissant l'administration locale confinée à l'estuaire du Comô et à la vallée de l'Ogooué.

« De mars à juin 1906 j'effectuais, dans des conditions dures mais heureuses, la reconnaissance générale de la région précitée, entre le Comô et le grand coude de l'Aïna (bassin du Comô, de l'Abangha, du Woleu ou Bénito, du Ntem et du haut Aïna). A Libreville, M. le gouverneur Fourneau, le plus glorieux pionnier du Gabon, m'avait facilité de son mieux cette tâche, en aidant à la constitution rapide du petit groupe autonome de vingt miliciens sénégalais et de soixante porteurs loangos, qui me permirent d'effectuer ce raid.

« Fin juin, je trouvais au camp de l'Aïna, sensiblement à l'intersection de la rive gauche et du parallèle-frontière, toute ma mission groupée, déjà bien fatiguée par le gros effort fourni pendant la délimitation orientale. Les renseignements acquis au cours de l'exploration personnelle, que je venais d'accomplir, me permettaient dès lors de prendre avec la section allemande les dispositions de circonstance pour assurer, dans de bonnes conditions, la préparation de la deuxième partie du travail qui restait à assurer. C'est alors que fut exécutée, au sud et en aval du camp de l'Aïna, une série de reconnaissances pénibles, auxquelles s'employèrent avec leur dévouement habituel M. Boisot, les sergents Lepoix et Cervoni et le caporal Girond. Ces mouvements avaient pour but de préparer la mission délicate que je confiais alors au sergent Cervoni, de se livrer à une étude hydrographique du cours de l'Ivindo entre la frontière allemande et le poste de Boué : il s'agissait de faire la liaison entre notre zone d'opérations et la vallée de l'Ogooué, où s'était jusqu'ici cantonnée l'action administrative de la colonie. La rivière était complètement inconnue entre le camp de l'Aïna et Kandjama, et c'est avec des moyens bien précaires que ce remarquable sous-officier entreprit cette exploration, avec deux pirogues de fortune et des radeaux : le caporal Girond et sept miliciens yakomas l'accompagnaient.

« Au commencement de juillet, alors que mon personnel franchissait l'Aïna et continuait vers l'ouest les opérations de délimitation, qui suivaient leur cours méthodique et normal, je profitais de ce que ma présence auprès du gros n'était pas indispensable pour exécuter à nouveau un deuxième voyage circulaire, qui allait me permettre de renseigner aussitôt la haute administration locale à Brazzaville et à Libreville de nos progrès dans le Gabon septentrional, dont il importait essentiellement de tirer parti sans tarder. Au cours de ce périple par le Ngoko, la Sangha, le Congo et le littoral, j'avais l'honneur de profiter à Banane (à l'embouchure du grand fleuve), en attendant le passage d'un vapeur, de l'hospitalité très large dont m'y gratifiait M. le gouverneur général de l'État Indépendant. A l'escale de Cap-Lopez, j'avais l'heureuse surprise de recueillir mon brave Cervoni, qui terminait avec succès à l'embouchure de l'Ogooué sa périlleuse descente fluviale : quand je le vis émerger à la coupée du

Paraguay, deux mois après l'avoir engagé à l'autre extrémité du Gabon, dans cette audacieuse entreprise qui n'avait pas manqué de me préoccuper, je poussais un légitime soupir de satisfaction.

« Au poste de Bénito, où nous arrêtait quelques heures l'*Henriette Woermann*, qui nous (le sergent Cervoni m'accompagnait) transportait de Libreville au port le plus méridional du Cameroun, à Kribi, le lieutenant espagnol Cazarès nous faisait un accueil chaleureux. C'est alors, à la vue de ce bel estuaire du fleuve qui a donné son nom au poste, que prenait naissance dans mon esprit le plan d'exploration du Bénito, depuis sa source (en territoire français). Quatre mois plus tard, Cervoni réalisait avec plein succès ce plan, puis fut reçu bien épuisé par ce même très hospitalier lieutenant.

« Il y aurait bien des choses intéressantes à dire sur ce voyage dans le Sud-Cameroun, que nous sillonnâmes, de Kribi à Akoninji par le chemin d'écolier qui nous amena à Lolodorf, Ebolowa et Mimvoul. Ces confortables et coquets postes militaires allemands, qui forment un contraste si choquant avec nos pitoyables installations du Gabon, me rappelaient ce que nous avons fait d'analogue bien loin de là, sur cette frontière sino-annamite du haut Tonkin où j'ai jadis monté la garde. Il faudrait aussi parler de cette belle route de Kribi à Lolodorf, en continuation vers l'est, où, sur une superbe chaussée de six mètres de large et par-dessus des ouvrages d'art, rouleront prochainement des automobiles de transport... mais je serais entraîné trop loin.

« Nous voici à Akoninji, en septembre 1906. Les travaux de délimitation y étaient clôturés le 11 octobre. Eu égard à l'approche des très grandes pluies, je hâtais la constitution de cinq colonnes de dislocation, en m'inspirant des considérations suivantes. Il s'agissait de tirer le parti maximum du merveilleux outil que j'avais en main : un personnel admirablement entraîné qui, de la position où nous nous trouvions, à l'angle nord-est de la Guinée espagnole, pouvait en ralliant la côte se livrer à l'exploration des régions les plus intéressantes à connaître pour la mise en valeur éventuelle du Gabon septentrional, que la mission venait de tirer enfin de sa léthargie. Les grandes voies naturelles pouvant donner accès, en partant de la mer, vers cet *hinterland* de la Guinée espagnole, me paraissant les plus urgentes à connaître, c'est dans le sens de leur étude générale et comparative que je constituais en cinq colonnes les groupes de dislocation.

« Colonne n° 1 : officier d'administration Guérin, avec le convoi encombrant et les écolés, devait rentrer par les bonnes routes de la colonie allemande.

« Colonne n° 2 : capitaine Cottes, avec une troupe très légère, reconnut la vallée du Campo (Ntem).

« Colonne n° 3 : Dr Gravot, sergent Lepoix et vingt Sénégalais suivirent la voie du Bimvilen et une route commerciale entre Campo et Bénito.

« Colonne n° 4 : sergent Cervoni, caporal Genty et une troupe légère exécutèrent l'étude hydrographique du Woleu (Bénito).

« Colonne n° 5 : capitaine Boisot et ingénieur Michel, avec trente tirailleurs, longèrent la frontière orientale de la colonie espagnole et étudièrent la voie fluviale de l'Abangha.

« Les groupes nos 1, 2, 3 et 4 atteignirent la côte successivement à Kribi, Campo, Bata, et Bénito. Arrivées sur le littoral dans un état d'épuisement complet, après avoir reçu l'hospitalité la plus large et la plus touchante à l'hôpital espagnol de Bata, elles s'embarquèrent pour le Gabon et arrivèrent à Libreville vers la fin de novembre, en même temps que le groupe n° 5 y parvenait par le bas Comô et l'estuaire du Gabon. Fin décembre, la mission Sud-Cameroun quittait le Congo français pour rentrer en Europe.

« Quelle est la nature générale de la contrée, comprise entre la Sangha et le golfe de Guinée, dont nous venons de parler ?

« C'est la sylve équatoriale qui, en toute saison et presque journallement, est noyée sous l'énorme quantité de pluies qu'elle reçoit. Stanley a déjà décrit magistralement, avec

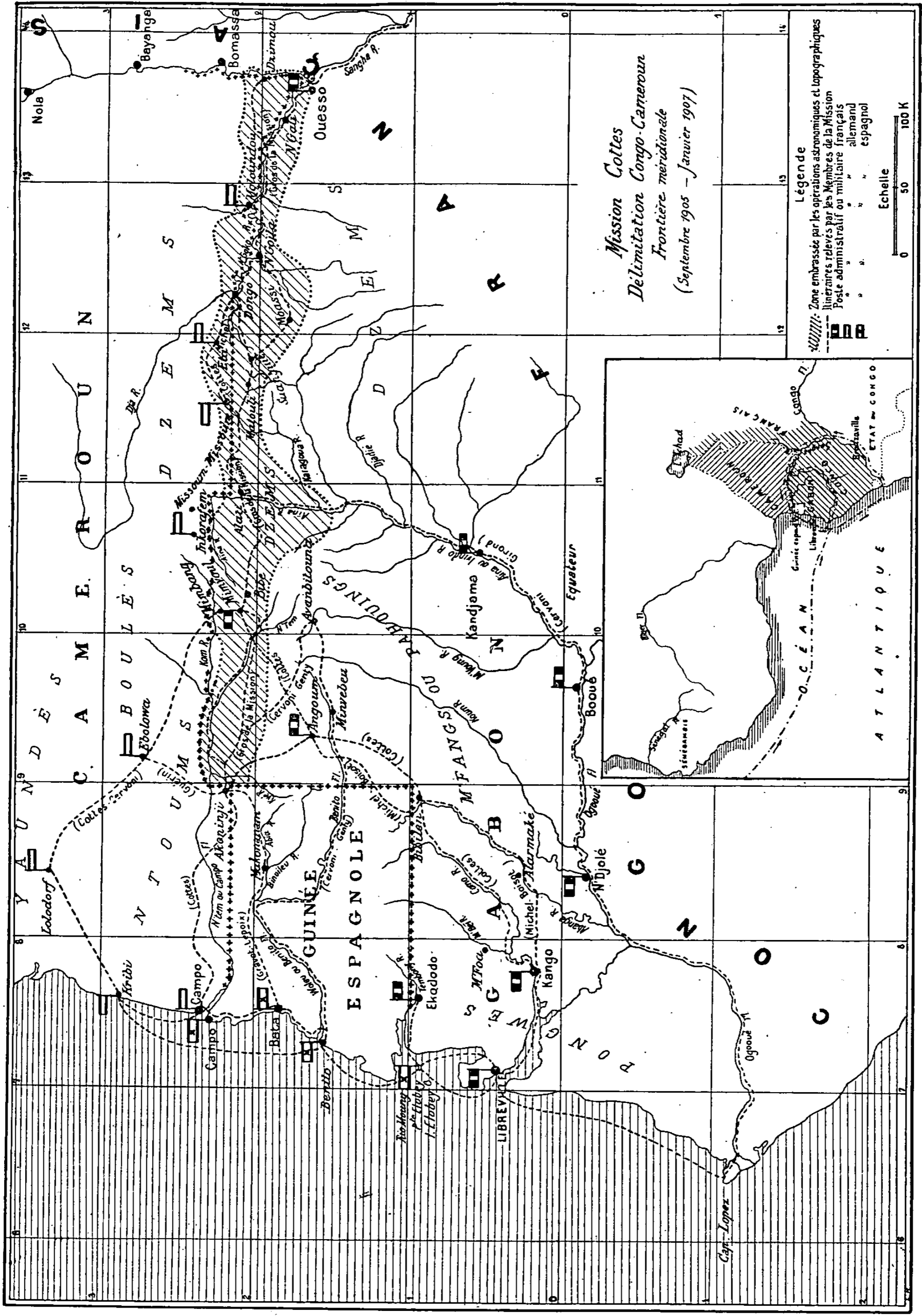


FIG. 9. — CROQUIS COMMUNIQUÉ PAR LA MISSION COTTES.

bien d'autres, cet océan de verdure qui couvre toute l'Afrique centrale d'un océan à l'autre. Nos projections peuvent donner quelque idée de ces masses étouffantes de végétation à travers lesquelles le voyageur doit s'ouvrir un tunnel, en faisant constamment tailler sa route. Son excessive humidité, qui n'a d'égale que celle de la forêt du bassin de l'Amazone, sous la même latitude, donne à la flore une fougue d'expansion impressionnante. Le ciel et le soleil sont masqués derrière cet enchevêtrement inextricable de lianes, de rotins, d'arbustes aux mille variétés qui — mêlés aux énormes et antiques fûts — envahissent tout jusqu'au domaine de l'eau, gagné par ses rejetons. Quelle émanation de sa vitalité ne trouve-t-on pas dans les relents putrides qui se dégagent notamment après les pluies d'hivernage : cette résultante de mille senteurs enivrantes monte au cerveau et alourdit la tête. La majesté de la forêt silencieuse rend le calme à l'esprit; l'absence continue de grande lumière du ciel et la lueur tamisée du soleil augmentent étrangement la sensation de solitude qu'y ressent l'être humain, dont la vie minuscule se sent écrasée en présence de cette vie végétale imposante et massive.

« La caractéristique de la forêt gabonaise est le *potopoto*, ou marais peu profond, mais fort étendu, où l'on patauge dans une boue noirâtre empestée par l'épais matelas de détritux végétaux qui en tapisse le fond; le palmier d'eau est prédominant dans cette flore aquatique.

« Nous sommes dans l'habitat de prédilection de la liane à caoutchouc comme aussi dans celui de l'éléphant, dont l'ivoire, si âprement recherché, constitue avec le précédent produit la grande richesse de ces contrées, qui sont encore le paradis des singes et spécialement des chimpanzés et des énormes gorilles (une de ces bêtes, tuée dans la vallée du Ngoko, mesurait 2 m. 05 et pesait 210 kgr.). Les grosses bêtes que l'on rencontre encore sont le phacocère ou sanglier, le bœuf sauvage, l'antilope, et, dans les rivières, l'hippopotame et le caïman.

« Les territoires dont il s'agit ont tous ce caractère commun, d'être impropres à l'élevage du bétail domestique et à la culture. Les causes de ces phénomènes sont, d'une part la présence de la mouche *tsétsé*, qui fait disparaître les grands auxiliaires de l'homme ne laissant que quelques chèvres de petite taille; des cabris, et une sorte de mouton à poil lisse avec quelques volailles. D'autre part, une difficulté considérable naît de l'absence de saison sèche, c'est la pousse continuelle des hautes et fortes graminées qui — si l'on ne peut les détruire par le sarclage — ont bientôt fait d'étouffer les plantes à croissance plus lente que l'homme viendrait confier à la terre en concurrence avec elles. Aussi, dans cette région forestière, le principal aliment tiré du règne végétal est fourni par une essence arborescente, la banane.

« Nous sommes dans un pays de chasse et on sait combien rapidement diminue le gibier dans le domaine des chasseurs. Et c'est ainsi que la culture du manioc s'est peu à peu implantée pour subvenir aux besoins d'une population, dont la densité surprend dans une zone forestière. Ce genre de culture, plus laborieux qu'ailleurs, sans le secours des animaux domestiques proscrits par la *tsétsé*, a témoigné d'un effort particulier que pouvait seule fournir une race de vitalité et d'essence supérieure, qui est venue se superposer à la couche première des populations chasseresses, en vertu d'une organisation sociale plus solide.

..

« A quels habitants avons-nous affaire ?

« Les races que nous avons rencontrées entre le Sud-Cameroun, le nord du Gabon, la Sangha (rive droite) et la mer, le long du 2^e de Lat. N., forment deux groupes absolument différents :

« 1^o Les populations supposées d'origine bantou : Sangha-Sangha, Dzem, Dzimou, Mfang (ou Pahouin).

« 2^o Les populations d'origine non bantou : Bayaga (ou Pygmées).

« Avant d'aborder l'étude de ces populations, il est nécessaire de rappeler brièvement les principaux caractères du groupe *bantou*, l'un des plus importants du domaine de l'anthropologie, de le déterminer nettement et de le préciser d'une façon aussi distincte que possible, afin de pouvoir plus facilement lui comparer les caractères des races examinées.

« *Domaine du groupe Bantou.* — Le groupe bantou comprend les nombreux peuples de l'Afrique centrale et australe, dont les idiomes forment une famille linguistique sans aucune analogie avec les autres langues du territoire africain.

« Ces idiomes ont la structure agglutinante et sont surtout caractérisés par l'emploi exclusif de préfixes, chacun des préfixes principaux indiquant toute une catégorie d'idées ou d'objets.

« L'origine de la race est assez obscure. D'après des travaux récents, les Bantous seraient des métis nés de la fusion des Négrilles pygmées, nains à peau brune, qui habitaient autrefois la forêt du centre africain, avec les Éthiopiens au nord et les Hottentots-Boschimans au sud.

« Les rejetons nés des Négrilles primitifs et des Éthiopiens forment un groupe tout à fait différent des Bantous, beaucoup plus nombreux, provenant du croisement des Négrilles avec les Hottentots-Boschimans. La distinction ne réside pas seulement dans les caractères anthropologiques proprement dits, quoique les premiers soient d'une taille bien plus élevée et d'une coloration plus claire, elle se manifeste encore au point de vue linguistique, psychique et social.

« Le domaine des premiers peut être assez nettement déterminé. Il comprend un quadrilatère limité, au nord, par le 5° de Lat. N., au sud, par le 3° de Lat. S., à l'est par le moyen Congo, les affluents du moyen Oubanghi (rive droite), à l'ouest par l'Océan.

« Les principales peuplades de Bantous, ou supposées telles, appartenant au premier groupe sont, en allant de l'est à l'ouest, les Bombassa, et les Sangha-Sangha de la moyenne Sangha et du Ngoko, les Dzem ou Dzimou, les Dzem-Dzem de la Ngoko et de l'Ivindo (rive gauche), enfin les Mfang (ou Pahouins) dont les groupements les plus importants sont les Yaoudé et les Boulé du Cameroun, les Ntoun, les Way, les Mazouna, les Makina, les Mavouna, les Ossyéba du Congo français.

« L'étude des Bantous du deuxième groupe, métis des Négrilles primitifs et des Hottentots-Boschimans, disséminés sur la plus grande partie du territoire de l'Afrique centrale et australe n'habitant pas les confins qui nous intéressent, nous en citerons simplement les principaux groupements et les régions où ils sont fixés.

« 1° Au Cameroun, les Djouala, les Batanga, les Goumba, les Mabea, les Subu.

« 2° Au Gabon et dans la Guinée espagnole, les Mpongoué (Gabonais), les Boulou ou Séké, les Combé, les Loango.

« Toutes ces populations du Cameroun du Gabon et de la Guinée espagnole vivaient jadis dans l'*hinterland* de l'Ouest africain; elles ont été refoulées vers la côte et les estuaires des grands fleuves, où elles se sont fixées depuis l'occupation européenne par les invasions successives des hordes pahouines venant de l'Afrique orientale.

« I. GROUPE MFANG. — Les Sangha-Sangha ou Missangha, les Dzem ou Dzimou doivent être rattachés à la grande famille des Mfang, dont ils ont absolument les caractères physiques et sociaux et dont ils ne diffèrent que par quelques coutumes ou usages datant de la séparation des différents éléments du groupe primitif.

« *Origine, domaine primitif des Mfang.* — Comme nous l'avons déjà vu, les Mfang appartiennent au premier groupe bantou, celui des métis nés de la fusion des Négrilles primitifs avec les Kouchitos-Chamites ou Ethiopiens.

« Il est absolument impossible, dans l'état actuel de nos connaissances ethnographiques et linguistiques, de déterminer d'une façon absolue la région où cette fusion a pu s'opérer, ni l'époque à laquelle elle s'est faite, néanmoins la plupart des anthropologistes qui ont étudié cette question s'accordent à dire que le berceau de la race mfang serait le vaste territoire compris entre les sources de Nil, de l'Oubanghi et du Congo.

« Les Mfang ont-ils séjourné longtemps dans leur pays d'origine, autre question encore plus ardue que la première et qui ne pourra être élucidée que par une longue étude de dialectes africains, par une comparaison méthodique des récits, des traditions et des coutumes.

« *Invasion des Mfang.* — La marche des hordes mfang vers l'ouest a dû s'opérer très lentement à travers la forêt africaine, loin des rivières navigables, et le Pahouin, homme des bois, semble toujours avoir été un piètre navigateur; même de nos jours quelques familles mfang, les Dzem et les Dzimou ont absolument peur de l'eau et ne s'établissent que rarement sur le bord des rivières.

« Les raisons de cette migration ainsi que les difficultés rencontrées nous sont inconnues.

« Une seule chose est bien établie, c'est la terreur que les Mfang ont semée sur leur passage et aux environs des villages où ils se sont fixés. Leurs clans massacraient et pillaient tout sur leur passage, repoussant vers la côte la plupart des populations de l'*hinterland*. On retrouve encore près du littoral du Cameroun, à l'est de Kribi, quelques familles épargnées par cette invasion, les Goumba, qui ignorent l'existence des Dzem et cependant parlent une langue à peu près semblable. Ce fait tendrait à démontrer que les deux peuples furent jadis voisins.

« L'arrivée des premières tribus mfang aux estuaires des grands fleuves côtiers, puis sur le littoral, est relativement récente et ne date pas de plus de soixante à quatre-vingts ans.

« Les vieux Gabonnais et surtout les Boulou ont encore gardé le souvenir de ce qu'ils avaient à subir de la part de leurs envahisseurs, et il est fort probable que toutes ces races eussent été complètement anéanties si la France et l'Espagne n'étaient venues les protéger aussi bien contre les Européens qui pratiquaient la traite que contre les Pahouins qui leur faisaient une guerre continue et acharnée.

« Tandis que le principal groupe des Mfang continuait sa marche envahissante vers l'occident, les Sangha-Sangha, les Dzem, les Dzimou, les Dzem-Dzem se fixaient définitivement dans les régions de la moyenne Sangha, du Ngoko et de l'Ivindo (rive gauche).

« Il y a environ trois générations, raconte le vieux chef Choko, d'Ouessou, les Sangha-Sangha habitaient une région montagneuse et n'avaient jamais « vu l'eau », c'est-à-dire n'avaient jamais navigué sur les fleuves. Ils vivaient ainsi bien tranquilles depuis de nombreuses années, quand les Goundis, race venue de l'est, leur firent la guerre. Fuyant devant leurs ennemis, ils traversèrent deux grandes rivières, descendirent la Sangha et, pour se mettre en sûreté, ils s'établirent dans les nombreuses îles de ce fleuve, d'où leur nom de Sangha-Sangha (île insulaire).

« Après quelques années passées dans ces îles, leurs ennemis semblant les avoir oubliés, ils vinrent s'établir sur les rives de la Sangha, aux environs de Bomassa, Ikélemba, Ouessou.

« Alors survinrent les Dzimou, peuplade guerrière venue de la montagne Guik au nord-est de Ndongo, dont le chef s'appelait Gogothuro. Cette peuplade fuyait devant une puissante tribu, probablement les Bombassa, dont le chef, qui s'appelait Liboum, fit une guerre acharnée aux Sangha-Sangha jusqu'au jour où les blancs arrivèrent pour mettre fin à ces luttes. Les Dzem occupaient encore il y a vingt ans le pays boulé, c'est-à-dire la région montagneuse traversée par l'Aïna, au moment où son cours ouest-est change brusquement de direction pour couler vers le sud. Ils étaient en bonne intelligence avec les Pahouins et faisaient avec eux des échanges commerciaux, quand survint une époque où ces derniers, ayant acheté à la côte, directement ou par intermédiaires, des fusils et de la poudre en quantité, déclarèrent la guerre aux Dzem, qui n'eurent d'autre ressource que la fuite loin de leurs ennemis vers les affluents de gauche du moyen Aïna.

« En somme, les grandes familles mfang (Sangha-Sangha, Dzem, Dzimou, Dzem-Dzem) n'ont renoncé à leur marche envahissante vers l'ouest, derrière les Mfang proprement dits, que parce que ces derniers, les plus avancés parmi les envahisseurs, se trouvèrent subitement arrêtés par la mer. Un contre-coup s'ensuivit, et c'est à la suite de ce choc

que les Dzem furent obligés de fuir vers l'est, comme les Dzem-Dzem, tandis que les Sangha-Sangha bataillaient contre les Dzimou pourchassés par les Bombassa.

« *Domaine actuel. Distribution géographique des grandes familles mfang* : 1° *Sangha-Singha*. — Cette race était jadis florissante; elle a presque disparu actuellement à la suite des guerres incessantes contre les Dzimou, les Goundi et des affections qui ont ravagé les tribus : maladie du sommeil (*gomô* ou *makanga*) la variole (*dahali*), enfin le paludisme (*mokossa*). Les Dzimou les ont refoulés sur le Ngoko.

« Le territoire occupé par les Sangha-Sangha comprend quelques points de la moyenne Sangha et son affluent, le Ngoko (jusque Ngoila). Il s'étend entre les 1° et 2° de Lat. N. et les 12° 5' et 13° 5' de Long. E. de Paris. Leurs villages principaux sont Ngali, Mbeida et Tibundi.

« Le chiffre actuel de la population Sangha-Sangha atteint à peine 2 000 individus.

« Les Sangha-Sangha sont des gens rien moins que guerriers, vivant essentiellement du produit de leur chasse et de la pêche, bien qu'ils soient très inexperts à manœuvrer les pirogues et qu'ils craignent l'eau.

« 2° *Dzimou*. — Les Dzimou sont presque tous en territoire allemand; leur habitat est compris entre la limite nord du bassin du Ngoko, le 2° de Lat. N., la Sangha et le 11° de Long. E. de Paris. Ils sont : en territoire français, un millier environ; en territoire allemand, environ 200 000.

« Les Dzimou ont l'intelligence plus développée que les Sangha-Sangha; ils sont aussi un peu moins paresseux. Agriculteurs comme les Pahouins, ils utilisent les ressauts de terrain pour la construction de leurs villages, ménageant les bas-fonds environnants pour leurs plantations de manioc et de maïs ainsi que pour les bananeraies.

« L'anthropophagie y est très répandue ainsi que chez les Sangha et chez les Dzem.

« 3° *Dzem*. — Les Dzem occupaient la région qui chevauche sur le parallèle frontière, sur le bas et le moyen Ngoko. Ils comprendraient environ 5 000 représentants.

« 4° *Les Dzem-Dzem*. — Le pays Dzem-Dzem couvre le bassin des affluents de gauche de l'Aïna entre le 2° de Lat. N., les abords de Kandjama, et le bassin de la Koudou (affluent de droite du Ngoko). Cette famille comprendrait environ 50 000 individus.

« 5° *Mfang (Pahouins)*. — L'immense territoire occupé actuellement par les Mfang s'étend du 5° de Lat. N. au 3° de Lat. S. et du 7° au 13° Long. E. de Paris. Dans le nord, ils sont les seuls habitants, les arborigènes ayant fui devant eux. Au sud, ils constituent la race dominante et ils ne tarderont pas à faire le vide autour d'eux. Le chiffre approximatif de la population Mfang atteindrait environ 2 à 3 millions de sujets.

« II. PYGMÉES. — Ces peuplades de petits hommes à grosse tête, dont Stanley et Schweinfurth avaient déjà signalé la présence vers l'équateur, « d'une mer à l'autre », à travers l'Afrique, sont disséminés un peu partout de la Sangha à l'océan Atlantique.

« Peuple timide et fugitif, ces nains ne vivent que de chasse dans ces forêts inextricables à travers lesquelles ils se meuvent avec une agilité de singe; ils ne possèdent que de misérables campements; leurs huttes de branchages, basses et exiguës, sont dissimulées dans les rochers et les fourrés, tellement qu'on peut passer à côté, sans les apercevoir.

« Ils sont tributaires des autres races à côté desquelles ils vivent, qui les considèrent comme des pourvoyeurs de chasse de gibier et d'ivoire en échange d'une maigre rétribution en produits du sol. Les Dzimou et les Dzem ont les leurs, dits « Babinga », les Fang ont les « Bayaga »; les gens de la côte ont les « Békué », d'autres les « Akoa ».

« Les Négrilles, ou petites populations du continent africain, comme les Négritos d'Asie et d'Océanie, présentent, partout où on les rencontre, les mêmes caractères généraux : couleur foncée (mais non absolument noire) de la peau, aspect laineux de la chevelure, mœurs douces, crainte de verser le sang humain, conception de la vie ramenée au minimum des besoins, existence errante, habitations temporaires et misérables. Ne recourant ni à l'élevage ni à la culture, sans industrie, ils ont des notions religieuses et une moralité bien plus élevée qu'on ne l'avait supposé. Ils sont considérés et se considèrent comme la race aborigène.

« RÉSULTATS SCIENTIFIQUES de la mission Sud-Cameroun.

1° Au point de vue cartographique : neuf feuilles au 100 000^e (frontière franco-allemande); une feuille au 500 000^e (région entre la Sangha et la mer); deux feuilles au 200 000^e (Guinée espagnole).

« Ces documents ont été dressés d'après les observations astronomiques de M. l'ingénieur Michel, dont le Bureau des Longitudes, après vérification de ses calculs, a bien voulu reconnaître la haute conscience, et d'après les levés topographiques des autres membres, notamment des sergents Lepoix et Cervoni.

« 2° Au point de vue histoire naturelle, des collections ont été réunies avec la coopération des divers membres et plus spécialement du docteur Gravot. Le Muséum en poursuit le dépouillement. Ces documents se répartissent ainsi : Minéralogie (à l'examen). — Botanique : échantillons de plantes à caoutchouc (une première étude a été rédigée par M. Hua). — Zoologie : insectes parasitaires véhicules des maladies, comme la *tsé-tsé* (à l'examen). — Anthropologie : série de mensurations relevées sur les Dzem, Fang, Babinga, Loango, Bakongo. Les fiches sont garnies de bonnes épreuves photographiques, prises de face et de profil. Une notice ethnographique est en préparation.

3° Au point de vue de l'exploration proprement dite, les groupes chargés de missions spéciales dans le Gabon septentrional comptent à leur actif les reconnaissances suivantes :

Étude hydrographique de l'Aïna. Cette rivière, pendant 120 kilomètres, du Cameroun à la Mouniangui, est navigable en pirogue et permettrait le passage d'une chaloupe à vapeur de faible tonnage (groupe Cervoni-Girond).

« Étude des voies allemandes du Sud-Cameroun : route Kribi-Lolodorf-Ebolowa-Mimvoul et cours du Ntem jusqu'au Kom (groupe Cottes-Cervoni), route Akoninji-Ebolowa (groupe Guérin).

« Étude de la vallée du Campo. D'Akoninji (angle nord-est de la Guinée espagnole) j'ai personnellement suivi la route qui longe la frontière hispano-allemande et court alternativement sur les deux rives du Campo jusqu'à son embouchure. La rivière est inutilisable.

« Étude de la voie commerciale d'Akoninji à Bata, par le Bimvilen. Le groupe Gravot-Lepoix, qui l'a suivie, a rapporté des renseignements complets sur toute la région nord de la Guinée continentale (géographie, ethnographie, ressources).

« Étude hydrographique du Woleu (Benito). Ce cours d'eau ouvre la meilleure voie d'accès, de la mer vers l'*hinterland* de la colonie espagnole, c'est-à-dire vers notre nouvelle circonscription Woleu-Ntem. Le Woleu est navigable sans transbordement pendant 105 kilomètres d'Akoulaban, en territoire gabonais, à Fen, qui se trouve sensiblement à mi-distance entre la mer et la frontière orientale. De Fen à Sendjé, point où le fleuve est accessible aux chaloupes à vapeur, un portage de quatre jours s'imposerait pour franchir les monts de Cristal (groupe Cervoni-Genty).

« Étude de l'Abangha. MM. Boisot et Michel, qui ont rejoint le Gabon par cette voie, ont constaté que cette rivière n'ouvre aucune voie pratique pas plus dans sa vallée que par son cours impraticable. J'étais arrivé à une conclusion analogue en ce qui concerne le Comô, que j'avais antérieurement remonté jusque près de son entrée sur le territoire espagnol. »

En terminant cette communication substantielle et forcément concise, le capitaine Cottes rend, aux applaudissements de l'assistance, un cordial hommage à ses collaborateurs, qui ont uni la compétence à l'énergie et au dévouement, sans oublier ces braves noirs, tirailleurs, miliciens, porteurs, qui peinent encore sous le rude climat du Congo.

M. Schrader, s'associant à ces marques de gratitude; salue les membres de la mission Cottes, mais tient aussi à rappeler les qualités d'initiative, d'endurance et de courage du chef, qui reçut déjà pour ses travaux antérieurs, notamment en Extrême-Orient, une flatteuse distinction. Officier de la Légion d'honneur et de l'Instruction publique, il a, avec son second, M. Michel, dont M. Schrader a pu apprécier la compétence, reçu les félici-

tations du Bureau des Longitudes. La Société de Topographie a décerné au chef de mission sa grande médaille d'honneur et la Société de Géographie une de ses médailles d'or. Ces distinctions témoignent des services rendus à la géographie comme à la colonie du Congo français au cours de cette rude exploration et nous font espérer que d'autres récompenses consacreront avant peu les travaux du capitaine Cottés et de ses vaillants collaborateurs.

* * *

Tirage des obligations de la Société. — Les numéros sortis sont : 73, 397, 817, 931.

* * *

Membres admis.

M. METZINGER (Paul-Jean-Robert). | M. LANDAIS (Albert).

Candidats présentés.

MM. KLOTZ (Henri), présenté par MM. le baron HULOT et Franz SCHRADER.
 CHAVANNES (Édouard), membre de l'Institut, présenté par MM. le Dr HAMY et
 Henri CORDIER.
 SCHMIDT (Cornelio), ingénieur, présenté par MM. Ch. LALLEMAND et le baron HULOT.

Séance du 5 juin 1908

Présidence de M. F. SCHRADER

Aux côtés du président prennent place, MM. Le Myre de Vilers, le général Barry, le comte de Dalmas, Duchesne-Fournet, etc.

Après la lecture de la correspondance, qui contient d'intéressantes nouvelles des missions Pelliot, d'Ollone, Tilho, publiées d'autre part, le secrétaire général annonce que MM. le docteur Hamy et Gabriel Marcel, dont l'autorité scientifique est sans cesse invoquée à l'étranger autant qu'en France, viennent d'être nommés membres d'honneur de la Société de géographie de Berlin. Il rappelle que des souscriptions sont ouvertes pour élever des monuments à Montcalm, en France et à Québec et qu'un comité constitué par le syndicat de la presse du département de Constantine se propose également de perpétuer, par un monument, non loin de la Mederça dont il fut le directeur, le souvenir de M. de Calassanti-Motyliniski, officier interprète principal de l'armée d'Afrique. Le secrétariat ferait parvenir à destination toutes sommes qui lui seraient adressées pour cet objet.

Le prochain congrès de l'Association française pour l'Avancement des Sciences se réunira à Clermont-Ferrand du 3 au 10 août prochain. La XV^e section (Géographie) sera présidée par M. Paul Labbé.

M. Alexandre Iwtschenko adresse à la Société une étude, extraite de l'Annuaire géologique et minéralogique de la Russie, sur *la stratification dans les dépôts éoliens*.

M. le Myre de Vilers présente un ouvrage de M. Georges Deherme : *L'Afrique occidentale française* (Paris, Bloud et Cie, 1908), dont il fait l'éloge. L'auteur y aborde les questions économique, politique et sociale qui se posent dans cette importante portion de notre empire colonial.